

## LITTÉRATURE

# LA CATHÉDRALE SAINT-GATIEN DE TOURS DANS LA NOUVELLE DE BALZAC : *JÉSUS-CHRIST EN FLANDRE*

Lise de LAGUÉRENNE\*

## RÉSUMÉ

La nouvelle *Jésus-Christ en Flandre* résulte de la synthèse et du remaniement de trois textes très différents, écrits les uns, *Zéro*, *La Danse des pierres* (située à Tours), en 1830, le dernier qui donnera son titre à l'ensemble : *Jésus-Christ en Flandre*, en 1831. Une partie de l'action se déroule dans l'église du couvent de la *Merci*, près d'Ostende, dont la description est, à quelques retouches près, celle de la cathédrale Saint-Gatien dans *La Danse des pierres*. La nouvelle et sa genèse témoignent de l'évolution des idées de Balzac sur l'Église contrairement à son attachement durable à la cathédrale de son enfance.

## ABSTRACT

The short story *Jésus-Christ en Flandre* results from the synthesis and the reshaping of three different stories written in 1830 for the first two *Zéro*, and *La Danse des pierres* which takes place in Tours, and in 1831 for the last one, which gives its title to the whole set of stories. Part of the action takes place in the church of la *Merci* convent near Ostende and except for some details, Balzac's description coincides with the description of Saint-Gatien's cathedral in *La Danse des pierres*. This short story and its genesis show how Balzac changed his views about the catholic Church in opposition to his steadfast affection for his childhood cathedral.

Œuvre mal connue, souvent négligée des lecteurs, *Jésus-Christ en Flandre*, pour nous Tourangeaux, présente un très grand intérêt. Le texte que nous lisons actuellement dans *La Comédie humaine*, bien que daté de février 1831 (nous verrons pour quelles raisons), apparaît seulement dans l'édition Furne de 1845, au tome XIV, mis en vente en août 1846. Et c'est en 1845 que

---

\* Membre des Amis de l'Académie de Touraine.

Balzac dédie l'œuvre, « cette naïve tradition des Flandres », écrit-il, à la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, « fille de la Flandre », « une [de ses] gloires modernes »<sup>1</sup>.

La nouvelle, à première lecture, fait penser à un diptyque, voire un triptyque, aux parties passablement hétérogènes. Qu'on en juge par ce résumé :

Le premier « panneau » est une véritable parabole d'inspiration évangélique. Sur la côte flamande, à une époque indéterminée, mais assurément postérieure à 1426, date de la fondation de l'Université de Louvain, citée peu après, une barque assure le passage de l'île de Cadzant (que Balzac confond probablement avec l'île de Walcheren) à Ostende.

Dans cette barque, un soir, deux groupes de passagers attendent le dernier départ : les nantis, trois nobles, un évêque qui va rejoindre sa concubine, un bourgeois de Bruges, probablement usurier, et un docteur de l'Université de Louvain probablement athée, assurément sceptique. Ils se sont réservé les meilleures places à l'arrière et rejettent avec mépris les autres passagers qui s'installent à l'avant, séparés des précédents par le banc des rameurs. Ce sont les humbles, une jeune mère et son enfant, laquelle, écrit Balzac, « *paraissait appartenir à la classe ouvrière d'Ostende* »<sup>2</sup>, un paysan et son fils, une pauvre, très vieille (on devinera ultérieurement qu'elle fut prostituée), admise gratuitement par l'un des rameurs nommé Thomas, et un vieux soldat. Ils accueillent parmi eux un mystérieux retardataire aux allures de bourgmestre. La barque part ; survient alors une tempête terrible qui terrifie chaque passager à l'exception du dernier arrivé, étonnamment serein, rassurant les autres. Et lorsqu'à cinquante pas du rivage d'Ostende la barque chavire, les humbles font confiance à ce mystérieux inconnu qui leur dit : « *Ceux qui ont la foi seront sauvés ; qu'ils me suivent* »<sup>3</sup>. Les humbles obéissent, marchent sur les flots avec celui que vous avez reconnu comme étant le Christ, même Thomas qui, « *sa foi chancelant* », écrit Balzac, tombe mais « *après trois épreuves marche sur la mer* »<sup>4</sup>. Sauvés, ils touchent terre, contrairement aux riches qui n'eurent que mépris et sarcasmes pour le Sauveur et se noient.

---

1. Balzac : *Jésus-Christ en Flandre*, Bibliothèque de la Pléiade, 1979, tome X, p. 311.

2. *Id.*, p. 313.

3. *Id.*, p. 320.

4. *Id.*, p. 320.

Vous avez reconnu l'influence du chapitre XIV de l'Évangile selon Saint Matthieu, où le Christ marche sur les flots et où, venant à sa rencontre, Pierre, «*homme de peu de foi*», doute et s'enfonce avant d'être sauvé par Jésus. De même dans l'Évangile selon Saint Jean, chapitre VI, le Christ marche sur la mer.

Cette première partie de la nouvelle s'achève sur la construction, autour de l'empreinte laissée sur le sable par le pied du Sauveur, du couvent de la *Merci*.

Commence alors la seconde partie de *Jésus-Christ en Flandre*. Par une étonnante ellipse temporelle, nous sommes transportés au lendemain de la révolution de 1830 par la phrase : «*Ce fut là que, fatigué de vivre, je me trouvais quelque temps après la Révolution de 1830*»<sup>5</sup>.

Qui est ce narrateur, français ou flamand ? Que fait-il là ? Et pourquoi est-il fatigué de vivre ? Toujours est-il qu'il entre machinalement dans l'église du couvent de la *Merci*. Il décrit d'abord l'intérieur de cette église, puis, plongé dans «*une extase molle et douce*»<sup>6</sup> selon les propos de Balzac, il assiste à une véritable «*danse des pierres*» puisque «*les colonnes s'agitèrent, leurs chapiteaux s'ébranlèrent doucement. Un tremblement caressant disloqua l'édifice, dont les frises se remuèrent avec de gracieuses précautions. Plusieurs gros piliers eurent des mouvements graves, [...]. Quelques colonnes minces et droites se mirent à rire et à sauter, parées de leurs couronnes de trèfles*»<sup>7</sup>, et ce, jusqu'au moment où une vieille desséchée l'arrache brutalement à son extase, l'entraîne à travers l'église puis la ville jusqu'à son repaire, vestige délabré d'anciennes splendeurs. Alors le narrateur l'identifie : cette vieille est l'Église, dépouillée de son ancienne grandeur, devenue prostituée et qu'il accable d'un violent réquisitoire auquel, recouvrant la beauté virginale de sa jeunesse (nous sommes dans un récit fantastique), elle répond par ces simples mots : «*Vois et crois*»<sup>8</sup>. Notre héros alors a la vision des œuvres et des bienfaits de l'Église antérieure, l'Église de la véritable foi, mais le bedeau le tire de son rêve : «*Réveillez-vous, Monsieur, on va fermer les portes*»<sup>9</sup>.

---

5. *Id.*, p. 321.

6. *Id.*, p. 324.

7. *Id.*, p. 323.

8. *Id.*, p. 326.

9. *Id.*, p. 327.

Le narrateur prononce alors ces phrases qui terminent la nouvelle : « *Croire, me dis-je, c'est vivre! Je viens de voir passer le convoi d'une Monarchie (rappelons que nous sommes en 1830), il faut défendre l'Église!* »<sup>10</sup>.

Et Balzac date son œuvre de « *Paris, février 1831* »<sup>11</sup>.

Voilà donc le texte que nous lisons actuellement. Si, jusque-là, on ne perçoit guère la cathédrale Saint-Gatien dans *Jésus-Christ en Flandre*, on peut toutefois remarquer que, contrairement aux apparences, ce texte qui commence par une parabole de caractère biblique (le Christ marchant sur les flots, sauvant par trois fois Thomas qui manque de se noyer, ce qui prouve « de facto » que ceux qui croient sont sauvés), parabole qui se poursuit par une danse des pierres relevant du fantastique et s'achève sur une moralité de prosélyte, a une profonde unité. Au naufrage biblique fait écho le naufrage politique de 1830 ; et l'image d'une Église dégradée, prostituée, annonce une résurrection prochaine, grâce à ses vrais défenseurs. Comme les vrais croyants furent sauvés par le Christ, y compris l'ancienne prostituée, l'Église le sera par les apôtres du vrai catholicisme régénéré.

La genèse du texte nous réserve bien d'autres surprises.

Le 3 octobre 1830, Balzac publiait dans *La Silhouette* un article violemment antireligieux : *Zéro*. Dans un Paris bourbeux, le narrateur rencontre une prostituée, vieille et difforme.

– « *Cela est rond comme une calotte* » dit un passant.

– « *Oui, c'est noir et vide* », lui répond-t-on.

– « *C'était une religion dominante, qui remuait encore* », conclut le narrateur<sup>12</sup>.

Une ultime phrase souligne la misère et la déchéance de la prostituée et Balzac signe : *Alcofribas*, où les Tourangeaux reconnaissent l'anagramme de Rabelais amputée de sa dernière partie : *Nasier*. Doit-on rappeler que Rabelais ne fut guère un admirateur de l'Église de son temps ?

Pour en revenir à la nouvelle, il est clair que cette prostituée vieille et difforme, c'est l'Église que ses fautes ont réduite à zéro.

---

10. *Id.*, p. 327.

11. *Id.*, p. 327.

12. Balzac, *Œuvres Diverses*, éd. Pl. 1996, tome II, p. 736.

Le 9 décembre de la même année 1830, dans un autre journal, *La Caricature*, sous le pseudonyme du Comte Alex de B., Balzac publiait, dans la rubrique « Fantaisies », *La Danse des pierres*.

Le narrateur, en qui il est difficile de ne pas reconnaître Balzac qui vient de rentrer à Paris vers la mi-septembre 1830 après avoir passé en Touraine environ trois mois et demi (c'est l'époque où il séjourne en compagnie de Madame de Berny à la Grenadière), le narrateur, donc, se trouve à Tours, dans la Cathédrale Saint-Gatien et fait le récit de son hallucination, nous allons y revenir.

Et, en 1831, Balzac réunit les deux articles en changeant leur ordre, d'abord *La Danse des pierres* (qui subit peu de changements) suivie de *Zéro*, au contraire fortement modifié, sous le titre *L'Église*, placée juste après la nouvelle : *Jésus-Christ en Flandre* (correspondant à la première partie du texte définitif) qu'il vient d'écrire en 1831.

C'est la description de la Cathédrale Saint-Gatien dans *L'Église* que nous allons citer<sup>13</sup>. Pourquoi choisir la description de 1831 alors qu'elle apparaît en 1830 ? Parce que la version de 1831 modifie très peu *La Danse des pierres* donc la description de Saint-Gatien, Balzac n'apportant que des améliorations stylistiques ; au contraire, le complet remaniement de *Zéro* nous oriente vers le sens final que le romancier voulut donner à *Jésus-Christ en Flandre*.

## L'ÉGLISE

*« J'étais fatigué de vivre, et, si vous m'eussiez demandé raison de mon désespoir, il m'aurait été presque impossible d'en trouver la cause, tant mon âme était devenue molle et fluide. [...] L'eau jaune de la Loire, les peupliers décharnés de ses rives, tout me disait :*

*– Mourir aujourd'hui, – ou mourir demain!... Il faudra toujours mourir... – Et, alors...*

---

13. Pour des raisons de concision, nous supprimons quelques passages qui nous paraissent secondaires pour notre propos. En revanche, nous soulignons en gras tous les éléments qui concernent l'architecture de Saint-Gatien. Le texte de *L'Église* reprend l'édition critique de Jean Pommier, Paris, Droz 1941, p. 3 à 7.

*J'errais en pensant à un avenir douteux, à mes espérances déçues. En proie à ces idées funèbres, j'entrai machinalement dans la sombre **cathédrale de Saint-Gatien**, dont les tours grises m'apparaissaient alors comme des fantômes à travers la brume.*

*Je regardai sans enthousiasme **cette forêt de colonnes assemblées** dont les **chapiteaux feuillus** soutiennent des **arcades légères**!... **Labyrinthe élégant**!... Je marchais, insouciant, dans les nefs latérales qui se déroulaient devant moi comme des portiques sans fin... La lumière incertaine d'un jour d'automne permettait à peine de voir, en haut des voûtes, les **clefs sculptées**, les **nervures délicates** qui dessinaient si purement les angles de mille **cintres gracieux**... Les orgues étaient muettes. Le bruit seul de mes pas réveillait les graves échos cachés dans les **chapelles noires**.*

*Je m'assis auprès d'un des **quatre piliers qui soutiennent la grande nef, près du chœur**... De là, je pouvais saisir l'ensemble de ce monument... Je le contemplais sans y attacher aucune idée, presque sans le voir ; et c'était, pour ainsi dire, par l'effet mécanique de mes yeux que j'embrassais et le **dédale imposant de tous les piliers**, et les **roses immenses**, miraculeusement attachées, – comme des réseaux, – **au dessus des portes latérales ou du grand portail, et les galeries aériennes, riches d'ogives, garnies de petites colonnes menues qui séparaient les vitraux enchâssés par des arcs, par des trèfles ou par des fleurs**, – espèce de filigrane en pierre...*

*Du côté du chœur, le **dôme de verre** étincelait comme s'il était bâti de pierres précieuses habilement serties... À droite et à gauche, les **deux nefs profondes** formaient un contraste puissant, en opposant à cette voûte, tour à tour blanche et colorée, l'ombre noire au sein de laquelle se dessinaient faiblement **des arceaux hardiment élancés et les fûts indistincts de cent colonnes grisâtres**...*

*À force de regarder **ces arcades merveilleuses, ces arabesques de marbre, ces festons, ces spirales, ces fantaisies sarrasines** qui s'entrelaçaient les unes dans les autres, capricieusement éclairées, tour à tour sombres et brillantes, mes perceptions devinrent confuses ; et je me trouvai, comme sur la limite des illusions et de la réalité, pris dans les pièges de l'optique et presque étourdi par la multitude des aspects. [...]*

*Puis, au sein de cette atmosphère vaporeuse qui rendit toutes les formes indistinctes, **la dentelle des roses resplendit** tout à coup. Chaque nervure, chaque arête sculptée, le moindre trait devint d'argent. Le soleil alluma des*

feux dans tous **les vitraux dont les riches couleurs** scintillèrent comme des étoiles. Les colonnes [sic] s'agitèrent, et leurs chapiteaux s'ébranlèrent doucement. Un tremblement caressant disloqua l'édifice, et le [sic] frises se remuèrent avec de gracieuses précautions... Il y eut de gros piliers dont les mouvements furent graves [...]. Mais il y eut aussi de **petites colonnes minces et droites** qui se mirent à rire et à sauter, parées de leurs couronnes de trèfles... **Quelques cintres pointus** se heurtèrent avec les hautes fenêtres, longues et grêles [...]. La danse de **ces arcades mitrées** avec ces élégantes croisées ressemblait aux luttes d'un tournoi... Enfin, bientôt chaque pierre vibra dans l'église, mais sans changer de place. Les orgues parlèrent, et me firent entendre une harmonie divine à laquelle se mêlèrent des voix d'anges. Cette musique était accompagnée par la sourde basse-taille des cloches dont les tintements annonçaient que **les deux tours colossales** se balançaient aussi gravement sur leurs bases carrées...

Ce sabbat étrange me semblait la chose du monde la plus naturelle [...]. **Quelques encensoirs** répandaient une odeur douce qui pénétrait jusqu'à mon âme et la réjouissait. **Les cierges** flamboyaient. **Le lutrin**, aussi gai qu'un chanteur pris de vin, sautait comme un chapeau chinois!...

À force de contempler ce merveilleux spectacle, je compris que la cathédrale tournait sur elle-même avec tant de rapidité que chaque objet semblait y rester à sa place... **Le Christ colossal, fixé sur l'autel**, rayonnait [sic] et me souriait avec une malicieuse bienveillance qui me rendit craintif [...] Il y avait de ravissantes figures de femmes qui souriaient dans toutes les frises, des enfants qui criaient et battaient des ailes en soutenant de grosses colonnes... Je me sentais soulevé par une puissance divine, j'étais plongé dans une joie infinie, dans une extase molle, douce ; et, pour en prolonger la durée, j'aurais, je crois, donné ma vie, quand tout à coup, une voix criarde me dit à l'oreille :

– Réveille-toi, suis-moi!... »

Les spécialistes de Balzac et de la cathédrale ont généralement salué l'exactitude et la qualité de la description, à quelques réserves près. Par exemple, le professeur Jean Pommier fait remarquer que les quatre piliers ne sauraient soutenir la nef, « vaisseau qu'entourent les piliers » et qui « n'est pas en l'air pour être soutenu par eux »<sup>14</sup>. Aussi, en 1845, Balzac remplace-t-il « nef »

14. Balzac, *L'Église*, éd. J. Pommier, p. 103.

par «*coupoles*». On reconnaît, dans «*les galeries aériennes*», le triforium et dans le «*dôme de verre*» étincelant, la verrière du chœur.

Le marbre, à l'exception du maître-autel, de l'ensemble de la chapelle Saint-Martin et du tombeau des Enfants de France, lesquels ne sauraient être qualifiés d'«*arabesques de marbre*» et qui plus est, non encore installés dans la cathédrale en 1831, le marbre donc est relativement rare à Saint-Gatien ; d'ailleurs, dès l'édition de 1836, le marbre disparaît, restent les arabesques.

Enfin les frises intérieures de la cathédrale sont décorées d'éléments végétaux, rarement d'animaux ; on cherche en vain «*de ravissantes figures de femmes*» souriant et, *a fortiori*, d'«*enfants qui criaient et battaient des ailes*». Mais rappelons qu'initialement, *La Danse des pierres* était une «*fantaisie*» imaginaire ; il n'en demeure pas moins qu'elle avait lieu dans la cathédrale Saint-Gatien, nommée et parfaitement reconnaissable.

En revanche, comme nous l'avons dit, la seconde partie de *L'Église*, anciennement *Zéro* en 1830, subit de notables changements : le récit «*déménagement*» de Paris à Tours ; sa prostituée maigrit considérablement, puisque, de femme qui «*avait une configuration presque circulaire*»<sup>15</sup>, elle devient une «*petite vieille froide*» dont les «*os claquaient comme ceux d'un squelette*»<sup>16</sup>. Après avoir réveillé le narrateur, elle l'entraîne à travers «*les rues étroites et fangeuses*» de la ville<sup>17</sup>, détail qui dut faire grand plaisir aux édiles tourangeaux de l'époque, «*dans une maison noire*»<sup>18</sup> située dans un lieu désert, décor bien connu des lecteurs de *Sténie*, *Wann-Chlore*, *Le Prêtre Catholique* ou *Le Curé de Tours*, en droit de se dire : «*Tiens ! le cloître Saint-Gatien !*».

C'est alors que le changement est radical par rapport au texte primitif de *Zéro* : de sa paradoxale chrysalide d'Église pervertie en vieille prostituée, fustigée par un discours à la Savonarole<sup>19</sup>, sort une vierge radieuse, vêtue de lin et de probité, une longue palme verte à la main, l'Église médiévale, suscitant chez son détracteur la vision des cathédrales qu'elle construisit, des

---

15. Balzac, *Œuvres Diverses*, éd. Pl., tome II, p. 734.

16. Balzac, *L'Église*, éd. J. Pommier, p.7.

17. Balzac, *L'Église*, éd. J. Pommier, p.8.

18. Balzac, *L'Église*, éd. J. Pommier, p.8.

19. Rapprochement fait par l'Abbé Philippe Berthault dans *Balzac et la religion*, Paris, Boivin, 1942, p. 201.



manuscrits qu'elle calligraphia, de la charité qu'elle exerça. Vision fugitive, l'Église redevient une vieille misérable et le narrateur de conclure : «*Telle était la situation critique dans laquelle je vis la plus belle, la plus vaste, la plus vraie, la plus féconde de toutes les idées humaines*»<sup>20</sup>.

Pour finir, le bedeau réveille le rêveur qui s'en va sur les bords de la Loire.

Donc en 1831, toute l'action est située à Tours. On peut rappeler que cette même année Balzac publie, dans *La Revue de Paris*, *Maître Cornélius*, récit également tourangeau, qu'il date du «*château de Saché, novembre et décembre 1831*»<sup>21</sup>, et dont la scène initiale, se déroulant dans la cathédrale Saint-Gatien, nous offre un autre exemple de danse des pierres.

Mais ce qui nous frappe le plus, c'est la position nouvelle de Balzac vis-à-vis de l'Église. Bien sûr, elle est toujours réduite à zéro par sa faute, mais «le rôle civilisateur de l'humanisme chrétien» apparaît nettement<sup>22</sup>. Si le catholicisme n'est encore qu'une idée humaine, nous sommes loin du bilan désespérant de *Zéro*.

Et ce n'est qu'en 1845, dans l'édition Furne de *La Comédie humaine*, que le conte *Jésus-Christ en Flandre* réunit les trois textes, tels que nous les avons résumés au début de cet exposé, sous un seul et même titre. Se posent alors plusieurs questions. Comment expliquer que, de l'impitoyable condamnation de l'Église en 1830, Balzac en soit venu à engager une véritable croisade pour la défendre ? Et pourquoi cette date arbitraire de février 1831 dans un texte publié en 1846<sup>23</sup> ?

Les premiers écrits de Balzac, fils d'un franc-maçon, grand admirateur des Lumières, révèlent un rationalisme incroyant, tantôt sceptique, tantôt polémique. En témoigne *Le Discours sur l'immortalité de l'âme* qu'on date au plus tard de 1823 où, discutant le «prétendu dogme de l'immortalité de l'âme», le romancier écrit de notre corps : «pourquoi s'imaginer que Dieu s'est fourré là plutôt qu'ailleurs ?»<sup>24</sup>.

20. Balzac, *L'Église*, éd. J. Pommier, p.12.

21. Balzac, *Maître Cornélius*, éd. Pl., tome XI, p. 73.

22. Expression de Madame Madeleine Fargeaud dans sa présentation de *Jésus-Christ en Flandre*, éd. Pl., tome X, p. 307.

23. Cette date de 1831 apparaît, pour la première fois, dans une nouvelle édition de *L'Église* en 1836.

24. Balzac, *Œuvres Diverses*, éd. Pl., tome I, p. 533.

On pourrait citer aussi *Sténie*, mieux encore *Le Vicaire des Ardennes*, «saisi et détruit pour irrégion en 1822»<sup>25</sup>. *Zéro* n'est donc que l'aboutissement d'une longue contestation.

Mais le 14 février 1831, Balzac est indigné du sac de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et de son presbytère, le lendemain, de celui de l'archevêché de Paris. Cette même année, il correspond avec le comte de Montalembert, il lit *L'Avenir* et les écrits de Lamennais. Il découvre donc un autre catholicisme sans donner totalement sa confiance au clergé qu'il veut voir, dans l'une des *Lettres sur Paris*, datée du 18 février 1831 et publiée dans *Le Voleur* le 20 février, «sagement remis dans sa voie conciliatrice» et «dénué d'influence politique»<sup>26</sup>.

Après la chute des Bourbons en 1830, l'Église lui apparaît comme un solide potentiel de stabilité. On connaît la suite, l'*Avant-propos* de *La Comédie humaine*, rédigé en 1842 où Balzac déclare écrire «à la lueur de deux vérités éternelles : la Religion, la Monarchie»<sup>27</sup>.

Dernière question, pour notre propos, la plus importante. Et la cathédrale Saint-Gatien ? Qu'en reste-t-il dans *Jésus-Christ en Flandre* ? Qu'est-elle devenue ?

Jean Pommier nous a donné une réponse magistrale : «*Alors – en 1845 – la cathédrale de Tours s'envola des bords de Loire jusqu'au rivage des Flandres*»<sup>28</sup>.

Et de fait, l'église du couvent de la Merci est à ce point calquée sur Saint-Gatien dans *Jésus-Christ en Flandre* qu'à plusieurs reprises, trois exactement, Balzac s'oublie jusqu'à employer le terme «cathédrale»<sup>29</sup> pour la désigner. En outre, il lui a laissé des rosaces «*immenses au-dessus des portes latérales ou du grand portail*», un triforium, des orgues, bref ce qui caractérisait la cathédrale Saint-Gatien.

Donc les pierres dansent, les cathédrales s'envolent, les tourangeaux se désolent. Ont-ils raison ? Peut-être pas, puisque Nicole Mozet, présentant *Le*

25. Sur *Le Vicaire des Ardennes*, saisi et détruit pour irrégion, voir Balzac, *Œuvres Diverses*, éd. Pl., tome I, p.1408.

26. Balzac, *Œuvres Diverses*, éd. Pl., tome II, p.959.

27. Balzac, *La Comédie humaine*, éd. Pl., tome I, p.13.

28. Balzac, *L'Église*, éd. J. Pommier, introduction p.XIII.

29. Balzac : *Jésus-Christ en Flandre*, éd. Pl., 1979, tome X, p.323, 323, 327 ; plus p. 326 : «*Tout à coup, je vis dans le lointain des milliers de cathédrales, semblables à celle que je venais de quitter*».

*Prêtre catholique*, dans l'édition de la Pléiade, écrit : « *Le souvenir de Saint-Gatien plane sur une grande partie de La Comédie humaine* »<sup>30</sup>.

On peut même dire sur l'œuvre romanesque entière de Balzac (les œuvres de jeunesse, *Les Contes drolatiques* et *La Comédie humaine*). Ainsi l'église de San Lucar, en Espagne, dans *L'Élixir de longue vie*, a trois portails, de « *noires arcades* », des « *chapelles profondes* » et des « *découpures sarrasines* »<sup>31</sup>, termes qui qualifiaient Saint-Gatien. Plutôt que de multiplier les exemples, contentons-nous de deux, prouvant que l'ombre de Saint-Gatien surgit là où le lecteur ne l'attendrait pas nécessairement. Dans *Le Lys dans la vallée*, Félix de Vandenesse parcourt la campagne pour offrir un bouquet champêtre à Madame de Mortsauf : « *Soit une longue allée de forêt semblable à quelque nef de cathédrale, où les arbres sont des piliers, où leurs branches forment les arceaux de la voûte, au bout de laquelle une clairière lointaine aux jours mélangés d'ombres ou nuancés par les teintes rouges du couchant point à travers les feuilles et montre comme les vitraux coloriés d'un chœur plein d'oiseaux qui chantent* »<sup>32</sup>.

Le second exemple que nous avons retenu s'appuie non seulement sur Saint-Gatien, mais sur son environnement. Madame de La Chanterie, dans le premier épisode de *L'Envers de l'Histoire contemporaine*<sup>33</sup>, daté de 1843-1845, habite à Paris, dans l'île de la Cité, « *poupe de ce vaisseau devenu gigantesque* »<sup>34</sup>, écrit Balzac, qui ajoute : « *cette portion de la Cité, serrée entre le flanc de Notre-Dame et la rivière, est au nord et dans l'ombre de la cathédrale* »<sup>35</sup>, de laquelle il retient surtout les « *arcs-boutants multipliés du chevet* »<sup>36</sup>.

La demeure de Madame de La Chanterie est un véritable « *couvent* », au « *porche cintré* »<sup>37</sup>, situé rue Chanoinesse près du « *petit portail nord de la cathédrale* »<sup>38</sup>. Elle est « *flanquée d'une tour carrée [...] où monte en spirale* »<sup>39</sup> un « *vieil escalier tournant* », desservant un « *appartement [...] en*

---

30. Balzac, *Le Prêtre catholique*, éd. Pl., tome XII, p. 793.

31. Balzac, *L'Élixir de longue vie*, éd. Pl., tome XI, p. 493.

32. Balzac, *Le Lys dans la vallée*, éd. Pl., tome IX, p. 1055.

33. Balzac, *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, éd. Pl., tome VIII, p. 217 à 319.

34. *Id.*, p. 217.

35. *Id.*, p. 227.

36. *Id.*, p. 225.

37. *Id.*, p. 225.

38. *Id.*, p. 225.

39. *Id.*, p. 226.

*équerre, comme la maison qui encadrerait la cour intérieure*»<sup>40</sup>, autant de détails qui nous conduiraient, nous tourangeaux, à une adresse bien connue. Le cloître de la Psallete se serait-il envolé à Paris, comme la cathédrale Saint-Gatien en Flandre ?

Et dans cette rue Chanoinesse « *il ne roule pas deux voitures par mois* »<sup>41</sup>. Balzac écrivait la même chose du cloître Saint-Gatien dans les romans *Sténie*, *Wann-Chlore*, plus tard dans *Le Curé de Tours*<sup>42</sup>.

On pourrait faire d'autres rapprochements ; signalons seulement que l'abbé de Vèze, avant d'être l'hôte de Madame de La Chanterie, apparaissait dans *Le Prêtre catholique*, récit inachevé situé à Tours, et officiait dans la cathédrale Saint-Gatien<sup>43</sup>.

Laure Surville n'avait pas tort, dans la biographie de son frère (quoi qu'on pense de l'ensemble, aux erreurs nombreuses, les unes volontaires, les autres non), de signaler une impression profonde de la cathédrale Saint-Gatien sur le futur romancier. Non seulement il la décrira dans certaines œuvres tourangelles mais il en fera le « patron » d'autres édifices religieux situés ailleurs.

Quant à la nouvelle *Jésus-Christ en Flandre*, elle mérite mieux que l'intérêt condescendant que beaucoup de lecteurs lui accordent, et sa genèse témoigne de la prodigieuse évolution des idées de Balzac sur l'Église contrairement à la permanence de son attachement à la cathédrale de son enfance.

---

40. *Id.*, p. 229.

41. *Id.*, p. 227.

42. Relevons, dans *Le Curé de Tours*, éd. Pl., tome IV, p. 183 : « *située au nord de Saint-Gatien, cette maison se trouve continuellement dans les ombres projetées par cette grande cathédrale* », « *maison dont les murs sont traversés par les arcs-boutants de Saint-Gatien qui sont implantés dans son petit jardin étroit* », ... « *en examinant les arabesques et la forme des fenêtres, le cintre de la porte* » etc., p. 182.

43. Balzac, *Le Prêtre catholique*, éd. Pl., tome XII, p. 799.